

Message du président du Conseil

à l'Assemblée des délégués d'automne 2015 à Berne

Lundi 2 novembre 2015

La version parlée et la version écrite font foi.

0. « Sola fide »

Chers frères et sœurs, aujourd'hui j'aurais dû vous parler de « *sola fide* ». C'est ce qui avait été annoncé à l'assemblée d'été à Morat. (C'était d'ailleurs une très belle assemblée à Morat, merci, chers Fribourgeois, pour votre charmant accueil !)

Par la seule grâce. Je vous en ai parlé lors de ma dernière allocution : de la grâce de Dieu, de cette tendresse dans les yeux de Dieu quand il nous regarde. Nous aurions dû maintenant parler de ce que ce regard fait de nous lorsque, pour parler au figuré, nous regardons Dieu dans les yeux. C'est donc de la foi que nous aurions dû parler aujourd'hui, « *sola fide* ».

1. Les réfugiés et l'Europe

Mais je ne peux pas. Il m'est impossible de prendre la parole comme si depuis l'été, la vie sur notre continent avait continué son cours normal. Car elle n'a pas poursuivi son cours normal.

L'Europe et le Proche-Orient connaissent un afflux de réfugiés d'une ampleur inégalée depuis la Deuxième Guerre mondiale. Des millions de gens sont jetés sur les routes.

S'ils arrivent, c'est parce que la guerre fait rage dans leur patrie. Essayons de nous figurer l'ampleur du phénomène : durant le seul mois dernier (note de la rédaction : octobre 2015), plus de 120 000 personnes ont pris la fuite dans le nord de la Syrie à cause des attaques aériennes. C'est à peu près la population de la ville de Lausanne. Environ 400 000 Syriennes et Syriens vivent en état de siège dans leur propre pays, sans approvisionnement suffisant en vivres, en médicaments et en électricité. C'est plus que la population du canton de Lucerne. Nous ne pouvons nous faire qu'une faible idée de toutes ces souffrances humaines, des blessures, des maladies, de la faim, de la pauvreté et du désespoir endurés pendant ce seul mois. D'autres chiffres sont encore plus effrayants. La moitié de la population syrienne est en fuite. Plus de quatre millions de Syriens – hommes, femmes et enfants – se sont enfuis à l'étranger. La plupart cherche refuge dans les pays voisins. A lui seul, un petit Etat comme le Liban, dont la population se monte à moins de six millions d'habitants, compte actuellement plus d'un million et demi de réfugiés syriens, qui y sont hébergés dans des conditions très difficiles. Mais la plupart des Syriens – environ six millions et demi d'hommes, de femmes et d'enfants – sont en fuite dans leur propre pays. C'est l'une des plus grandes catastrophes migratoires de ces dernières décennies.

Chers frères et sœurs, à leur place, où iriez-vous ? Quittant une Syrie ravagée, où iriez-vous chercher un avenir ? La question n'est pas purement rhétorique. Et l'Europe n'est certainement pas la seule réponse possible. Mais elle est celle qui se présente immédiatement à l'esprit. De ces réfugiés, il en arrive ici tous les jours. Ils passent par la Grèce, la Macédoine, la Serbie, et depuis que la Hongrie a fermé ses frontières, par la Croatie et la Slovénie. De là, des trains ou des bus les amènent via l'Autriche vers la Bavière, puis plus loin en Allemagne et même jusqu'en Suède. Vendredi dernier, j'étais à Munich : rien que ce jour-là, 6 000 personnes sont arrivées à Munich en bus. Plus d'un demi-million de personnes n'ont rien d'autre que ce qu'ils et elles peuvent porter : une valise ou un sac. Ils ont perdu tout le reste.

Celles et ceux qui risquent la dangereuse traversée de la Méditerranée ont encore moins, généralement rien du tout. Cette année, ils ont été 680 000 : plus que la population du canton d'Argovie. La moitié venaient de Syrie ; les autres d'Afrique occidentale ou orientale, de pays comme le Ghana, le Nigéria à l'est et l'Erythrée ou la Somalie à l'ouest. Ce n'est pas la guerre qui les jette sur les routes, mais les persécutions politiques ou la détresse économique et l'absence de perspectives professionnelles. Les risques du voyage ne commencent pas aux rivages de la Méditerranée : la traversée du Sahara est dangereuse, et ceux qui la réussissent doivent ensuite

traverser la Libye, qui pour une grande partie est une terre de non-droit. La voie qui évite la Libye, pour privilégier l'Égypte et le Sinaï en direction d'Israël n'est pas moins dangereuse, non seulement à cause du désert, mais aussi des bandes de criminels qui y torturent les gens pour extorquer des rançons à leurs proches joints par téléphone. Difficile de trouver plus horrible que les comptes-rendus qu'on peut lire sur Internet. La route du Sinaï est même devenue tellement dangereuse que la plupart des Africains préfèrent encore se hasarder en Libye. Depuis là ou depuis la Tunisie, ils risquent la traversée vers l'Europe. Des images dramatiques de ces voyages nous parviennent. Sur les phases précédentes du voyage, nous savons très peu de choses.

Chaque jour arrivent donc des femmes et des hommes qui fuient la guerre et les persécutions, à la recherche d'une existence meilleure, d'un travail, d'un avenir, de prospérité. Si j'avais aujourd'hui l'âge qu'a mon fils, peut-être serais-je aussi en train de prendre la route.

L'Europe est en pleine transformation. Une transformation qui s'annonce durable. De l'avis de nombreux commentateurs, l'Europe ne sera plus ce qu'elle était avant ces flux migratoires. Je ne connais encore personne qui soit en mesure de prédire sérieusement ce qui nous attend dans les prochaines années. Mais sur ce qui va se passer dans les semaines et les mois à venir, il n'y a guère de doute : de très nombreuses personnes continueront à arriver. Il faudra créer encore plus de place pour les arrivants, des endroits pour vivre, manger, dormir, étudier notre langue. Sauf à vouloir faire l'autruche, nul ne peut échapper à ce constat : la situation va en s'aggravant. Et la crise migratoire ne disparaîtra pas de sitôt de nos écrans.

« Un nouveau schéma de pensée se dessine en Europe ». Telle est l'observation faite vendredi dernier à Munich à la conférence d'évêques et de présidents d'Eglises organisée par le COE. Que sera-t-il ? Nous ne le savons pas encore. La crise ne fait que commencer. Une seule chose est sûre : nous entrons dans une ère d'incertitudes et d'accroissement des migrations. L'Europe doit se préparer à affronter un défi de longue durée. Ils sont nombreux, les gens en route vers nos contrées, et ils seront nombreux ceux qui se mettront à leur tour en route, si la situation dans leur pays ne s'améliore pas. Nous avons tous besoin de souffle : ceux qui fuient, et ceux vers qui ils fuient.

2. Comme corps du Christ, agir dans le sens du Christ

Chers frères et sœurs, quelle est la tâche de notre Eglise dans la période actuelle ? Nous avons tous nos idées politiques. Beaucoup croient savoir ce qu'il est indispensable de faire ou, au contraire, de ne faire en aucun cas. Les chrétiennes et les chrétiens, surtout les protestants, s'affirment aussi comme des citoyennes et des citoyens cultivant une réflexion politique, et c'est très bien ainsi. Mais aujourd'hui, en cet hôtel du gouvernement de la ville de Berne, nous ne sommes pas réunis comme autorité politique. Nous sommes ici comme communauté de baptisés. Nous sommes réunis ici en tant que membres du corps du Christ, et ça n'est pas un détail, car ça change notre façon de voir. Nous nous tenons debout dans ce monde-ci, mais nous le regardons autrement. Le regard que nous portons sur nos semblables doit être celui que le Christ porte sur nous. C'est cette foi, que nous confessons, qui nous fait agir. Qu'est-ce que cela signifie en cette époque d'incertitude ? Qu'est-ce que cela signifie, pour l'Eglise protestante de Suisse, d'agir en tant que corps du Christ, dans le sens du Christ ?

Je voudrais partager avec vous trois réflexions théologiques.

La première : nous croyons que tout être humain a été créé à l'image de Dieu, comme le dit l'Ancien Testament (Gn 1,26-27) ; il faut le rappeler aujourd'hui. Chaque femme, chaque homme, tout être humain et pas seulement les chrétiens ou les Européens. Il n'y a personne en qui nous ne devons et ne pouvons reconnaître Dieu. Personne dont le regard ne reflète aussi, d'une certaine

manière, celui que Dieu porte sur nous. C'est un élément fondamental de notre foi. Il faut le redire haut et fort, aujourd'hui peut-être encore plus fort que jusqu'alors. Défendons la conviction d'un être humain créé à l'image de Dieu. Défendons la conviction de Dieu perceptible sur chaque visage syrien ou érythréen. Ce n'est pas de la naïveté de ma part. Qu'il faille ordonner notre monde, et que ces ordonnances créent à chaque fois de nouvelles injustices, cela est certes avéré. Mais les ordonnances humaines doivent toujours laisser apparaître la volonté de Dieu. C'est à cela que nous, baptisés, devons nous engager ! C'est pour cela que nous sommes Eglise. L'Etat a ses tâches, nous avons les nôtres. Les réfugiés sont arrivés dans notre pays, ils sont là et nous affirmons : dans chacun de ces visages « étrangers » se reflète l'image de Dieu. C'est ce que nous croyons. Nous voulons que la politique en tienne compte.

La dimension personnelle est essentielle. Nous nous opposons à la tendance à ne considérer la crise migratoire qu'en termes de chiffres et de statistiques. C'est une atteinte à la valeur chrétienne qu'est le respect de la dignité de chaque être humain. Nous sommes en présence d'êtres humains avec une vie, une famille, une patrie, et il s'agit très souvent de jeunes gens. On ne peut jamais regarder dans les yeux qu'un seul être humain à la fois.

3. Tous les êtres humains à l'image de Dieu : Smrt

Chers délégués, voilà l'un de ces visages. Cette jeune fille s'appelle Smrt et elle vient d'Erythrée. Elle s'est mise en route en février 2015 : passage par l'Ethiopie, le Soudan et la Libye, traversée de la Méditerranée, puis, semble-t-il, arrivée au centre d'enregistrement et de procédure de Bâle – où vous financez l'aumônerie – et prise en charge dans un centre d'accueil pour enfants à Frutigen.

Sur les détails du voyage, Smrt ne peut ou ne veut rien dire. Nous avons cherché à reconstituer ensemble son itinéraire sur une carte de géographie. Elle a reconnu le Sahara et dit « danger, danger ! ». Nous ne savons pas exactement quel âge elle a. Peut-être quinze ans. Elle nous explique qu'en Erythrée, on ne fête que l'anniversaire des jeunes enfants. En octobre, quand nous avons fêté mon anniversaire, elle s'en est amusée.

D'ailleurs, beaucoup de choses lui paraissent bizarres. La peau blanche, ou les tartines de confiture du petit-déjeuner. La seule chose qu'elle aime, ce sont les corn flakes. Et la prière à table, une longue prière, avant et après le repas. Smrt est orthodoxe, érythréenne-orthodoxe. Une prière de une à deux minutes, avec de nombreux signes de croix, avant et après le repas, voilà à quoi elle est habituée.

En Erythrée, on mange des « taita », avec les doigts. Pour Smrt, le couteau et la fourchette sont des accessoires superflus. Quand nous marchons ensemble, elle se plaint de l'allure : « swiss walk », dit-elle alors. Ça va trop vite, en Erythrée, l'allure est beaucoup plus tranquille. Je lui dis qu'elle peut être contente d'être à Berne, à la réputation bien établie de lenteur.

Smrt restera chez nous jusqu'à nouvel ordre. Nous ne savons pas pour combien de temps. Cela n'est possible que parce que ma chère épouse y veille. On ne peut jamais regarder dans les yeux qu'un seul être humain.

4. Le Christ dans l'autre

Smrt nous amène à la deuxième réflexion. Nous lisons dans l'évangile de Matthieu : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger et vous m'avez recueilli » (Mt 25). Et les disciples, qui ne comprennent pas, de demander : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir étranger et de te recueillir ? » Ce à quoi le Christ

répond : « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » C'est, chers frères et sœurs, ce que nous croyons : dans chaque visage qui demande de l'aide, nous voyons le Christ lui-même. Partout où quelqu'un souffre, le Christ nous parle. Il nous invite à aider. Et c'est ce que nous devons faire en tant qu'Eglise : venir en aide. Nous en avons clairement la mission. Indépendamment de l'opinion politique que nous pouvons avoir de la situation des réfugiés et des migrants. Nous avons la mission d'aider. Nous savons ce que la société attend de nous.

Je souhaite ici formellement et publiquement dire merci. Merci aux paroisses et aux Eglises de la FEPS, qui ont réagi rapidement. Qui proposent une aide sans complications inutiles. Qui se sont prononcées sans équivoque, et à voix haute, sur la situation des réfugiés. Au nom du Conseil de la FEPS, je tiens à les remercier, à vous remercier de votre action.

Je vous demande de collaborer, à l'avenir également, avec les autorités. Nous vivons dans un pays où il est possible de collaborer avec les autorités. Ça n'est pas une évidence. Ce n'est pas le cas dans beaucoup de pays d'où proviennent les réfugiés. Nous pouvons leur faire confiance et nous aurions tort de ne pas chercher à collaborer étroitement avec les autorités de l'Etat.

Et encore un appel, lorsque l'on parle d'aide : l'aide d'urgence est importante aujourd'hui. Les gens sont volontiers prêts à fournir une aide, et même une aide importante. Mais la crise ne se résoudra pas si rapidement. La « lune de miel humanitaire » s'achèvera un jour. Nous devons penser dans la durée. Il faut aménager les structures. C'est parfois fastidieux. L'un veut quelque chose que l'autre ne veut pas, ou pas comme ça. Il nous faut nous trouver.

Des êtres humains arrivent. Des ados remplis d'espoir. De jeunes hommes avec des attentes, dont – et non des moindres – celle de la famille restée au pays, qui compte sur l'envoi d'argent. Une perspective durable est requise. Si vous mettez aujourd'hui sur pied des projets dans vos Eglises, pensez-y : il ne s'agit pas d'un effort de quelques semaines. Il ne s'agit pas non plus de quelques mois. Il s'agit dans le meilleur des cas de quelques années.

5. Communauté de réconciliation

J'en arrive au dernier point de ce message. Nous passons de l'aide d'urgence à un temps nouveau de l'Etre Eglise. Il est peut-être plus urgent que jamais que nous nous percevions selon l'intention que le Christ a envers nous. L'Eglise est une communauté de réconciliation. L'Eglise ne tient pas de nous-mêmes sa force de réconciliation. Le premier, le Christ a rompu le pain et partagé le vin. Il s'est lui-même rompu pour la réconciliation du monde. Cela est et reste la source à laquelle nous puisons cette force de réconciliation. Une ligne droite relie la Cène à l'aide aux réfugiés.

Nous devrions donc faire œuvre de réconciliation partout où nous nous engageons. Désintoxiquons la question des réfugiés dans la discussion publique. Ouvrons les yeux ! Prenons les craintes au sérieux. Car certaines craintes de notre société sont compréhensibles. La crainte de parvenir à financer la crise. La crainte des conséquences sur nos places de travail. De parvenir à réunir les ressources pour aider durablement chez nous. Ces craintes sont compréhensibles. Il ne faut pas fermer les yeux. Fermer les yeux conduit à une déstabilisation des sociétés. On assiste déjà à des incendies de foyers pour réfugiés en Allemagne.

Dans tous les cas, en tant qu'Eglise, notre mission est de faire œuvre de réconciliation. De réconciliation entre les religions, entre chrétiens et musulmans. La question n'est pas réglée. Rappelons qu'au Proche-Orient, les chrétiens ont cohabité pacifiquement durant des siècles avec les musulmans. Les évêques proche-orientaux que j'ai rencontrés à fin octobre ont évoqué cet ancien islam, avec lequel il faisait bon co-exister. Ils craignent le nouveau qui est en train d'émerger. Mais les musulmans eux-mêmes craignent aussi ce nouvel islam.

Disons non à un islamisme agressif ! Nous devons l'exiger de tous, de nos frères et sœurs musulmans aussi. Car il n'y a pas de réconciliation sans vérité. Ceci vaut également pour le dialogue interreligieux.

Nous devons réaliser une chose : quelle que soit la solution politique que nous choisissons dans notre pays aujourd'hui, nous nous chargeons de culpabilité. Il est impossible de créer une situation qui ne génère pas son lot d'injustices. « Nous en voyons les conséquences désastreuses » – c'est ce qu'a affirmé une conférence de dignitaires ecclésiastiques réunis à fin octobre, en évoquant tant de jeunes gens bien formés et doués quittant leur patrie. L'Erythrée est en train de perdre toute une génération de jeunes hommes et de jeunes femmes actifs.

Un dernier mot encore : Occident, Orient, deux représentations fort anciennes et parfois équivoques, mais qui restent ancrées dans nos têtes. Réconcilions ces deux hémisphères. Là-bas le Proche-Orient, ici l'Europe, comme si nous n'avions rien avoir les uns avec les autres : cette représentation n'a plus lieu d'être. Notre foi, notre salut viennent d'Orient. La région aujourd'hui en guerre s'appelle Levant, parce que le soleil se lève là-bas. Réconcilier Orient et Occident : c'est aussi un thème de notre Eglise.

Nous avons reçu la visite du patriarche Aram I^{er}, catholicos d'Arménie, pour justement donner un signe. Chers frères et sœurs, la politique suisse l'a bien compris. Nous avons été reçus au Palais fédéral. Que nos Eglises protestante et méthodiste soient actives a reçu bon accueil, nous avons été remarqués et entendus. A fin novembre, le président de la Conférence des évêques suisses, M^{gr} Büchel, et moi-même, nous rendrons à Beyrouth à la tête d'une petite délégation ; nous y visiterons un camp de réfugiés, pour affirmer : nous sommes avec vous.

6. Etre étranger est constitutif de notre foi

J'en arrive à ma conclusion, chers frères et sœurs : des « étrangers » arrivent, et, à leur suite, de l'étranger, du non-familier. Nous pourrions être reconnaissants qu'il en soit ainsi. Nous pourrions nous rappeler notre propre qualité d'étranger, telle qu'elle est vécue par notre Eglise. Toute Eglise qui fait mémoire de ses racines est une « Eglise de migration ». La migration est notre patrie. Nous ne sommes pas tout à fait chez nous dans l'ici et le maintenant. Chaque page de la Bible en témoigne.

Nous pouvons donc dire merci lorsque des étrangers arrivent et nous rappeler que notre vérité n'est pas dans les structures extérieures : notre vérité est dans notre nature d'étranger dans le monde d'ici-bas. Pensons-y. Car là se trouve l'espoir, l'espoir d'un changement.

Chers frères et sœurs, notre société a soif de cette espérance. La société n'a pas seulement besoin que nous nous attelions à nos tâches. Elle a besoin de nous comme porteurs d'espérance, comme communauté de réconciliation. Aujourd'hui, nous voulons être ces porteuses et porteurs d'espérance, en nous faisant signes. Signes de la manière de rencontrer des étrangers.

L'homme à l'image de Dieu, le Christ dans l'autre, communauté de réconciliation. Là est notre foi. Nous avons toutes les raisons d'espérer. Soyons-en assurés : si nous vivons notre foi, nous serons bénis.

Gottfried Locher
Président du Conseil de la FEPS